

Gérard Miège

Marignan

Histoire d'une défaite salubre



ÉDITIONS
CABÉDITA
2015

DU MÊME AUTEUR

La Suisse des Bonaparte, Editions Cabédita, 2007

Genève et la Suisse au temps des révolutions,
Editions Cabédita, 2010

Le Sang des Suisses du Roi, chez l'auteur, 2013

Bicentenaire de la Restauration de la République de Genève,
chez l'auteur, 2014

Couverture: Partie du bas-relief du tombeau de François I^{er}.
Basilique de Saint-Denis. Photo Gérard Miège

© 2015. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-727-6

Introduction

LE TRIOMPHE D'UNE DÉFAITE

La notice « Marignan » du *Dictionnaire impertinent de la Suisse* est on ne peut plus claire: « 1515! S'il y a une date que les petits écoliers suisses doivent savoir, c'est la date de la bataille qui mit fin aux ambitions de grandeur des Suisses en Europe. La leçon a été bien apprise. »¹ Voici encore résumé brillamment la situation par le journaliste Georges Pop et sa plume acérée: « 1515! Voilà sans doute la date historique la mieux appropriée aussi bien par les potaches romands que français. Petit contraste cependant dans son énonciation: si les premiers l'articulent *mille cinq cent quinze*, les seconds, qui comme leurs aînés sont plus à l'aise dans l'ajout de nombreux incomplexes, diront inéluctablement *quinze cent quinze*. Déconfiture militaire pour les premiers, apothéose guerrière pour les seconds, la castagne de Marignan a vu l'ost de François I^{er} talocher un parti minoritaire de soudards helvétiques à la solde des Milanais et de sa belliqueuse Sainteté du moment. Assurément, les Suisses étaient en handicap numérique. Par-dessus le marché, les Français, à la page, étaient outillés avec le nec plus ultra des bombardes de l'époque alors que leurs concurrents n'alignaient que quelques antédiluviennes couleuvrines dont la garantie était amplement échue. Mais quand même! La réputation d'invincibilité du piquier confédéré fut méchamment gercée

¹ Guy Mettan, Christophe Büchi, *Dictionnaire impertinent de la Suisse*, Ed. Slatkine, Genève 2010.

et l'auréole du néophyte monarque si virilement boostée qu'elle brillanta sur tout le monde connu. Fine mouche François I^{er}! Et prudent aussi! Plutôt que d'accabler les Suisses, encore redoutables, il les aspergea d'écus d'or et leur déroula de galetteuses propriétés en échange d'une *Paix perpétuelle* paraphée à Fribourg une année plus tard. En remplacement de quoi, les mercenaires suisses s'obligèrent à ne plus jamais guerroyer contre la France, mais seulement avec elle et ses associés.»²

Comment en est-on arrivé là? Quelle longue et fabuleuse histoire depuis Guillaume Tell et le pont du Diable! En effet, la Confédération helvétique se construit au XIII^e siècle autour de deux facteurs déterminants. D'abord, l'ouverture de la route du Saint-Gothard, en 1220, permet aux Européens d'emprunter le col le plus rapide et le plus facile entre l'Allemagne et l'Italie, mais ceci à la condition de payer les péages... Guillaume Tell, légende et héros mythique, personnifie une certaine idée des libertés suisses, dont la démocratie et l'indépendance. Pour couronner le tout, un système performant de réseautage (networking international) et un projet politique forment la base du système suisse. L'argent des péages ajouté aux libertés à défendre et une certaine agressivité militaire permettent aux cantons dits primitifs de construire rapidement les contours de la Suisse actuelle, jusqu'en 1515 et Marignan, où les Suisses sont devant le choix de continuer une politique impérialiste – et de risquer de perdre tout face à des adversaires et une grande puissance comme la France – ou de se retirer du plan européen, sauvegarder leur pré carré et les libertés locales y afférant... et vendre aux plus offrants ce qu'ils savent faire: le service militaire. Courageux mais pas téméraires comme Charles de Bourgogne qu'ils

² Georges Pop, *Les Français ne sont pas Suisses*, Editions Cabédita, Bière, 2014, pp. 76-77.

vainquirent à Morat pour le plus grand profit... de Louis XI, les Suisses optent pour le pragmatisme. Ainsi, au XV^e siècle déjà, ils inventent une attitude politique, dite de neutralité et, surtout, un business mondialisé – le service militaire à l'étranger, dont celui de France qui se taille la part du lion. Mais il fallut d'abord résister à la tentation du sud pour ne plus perdre le nord. Depuis que les Uranais s'étaient emparés dès 1439 de la Léventine – la vallée supérieure du Tessin dont tout Uranais qui se respecte a conservé la nostalgie – les vallées de la Haute-Italie exercent sur les Confédérés une véritable fascination. Dopés par leur victoire de Morat, les Confédérés se pensent irrésistibles et rompent leur alliance avec la France au début de l'année 1512. Grave faute à ne jamais commettre de part et d'autre en tout temps et en toutes circonstances! Ceux qui étaient partis chercher fortune en Italie devront désormais faire contre mauvaise fortune bon cœur!

Il y a pour la Suisse un avant et un après Marignan³, « la bataille de géants » où le jeune roi de France triomphe de ceux que l'on surnomme les « dompteurs de rois ». Les Suisses avaient eu leur Austerlitz à Morat, ils connurent leur Waterloo à Marignan, autre « morne plaine » où finirent de s'abîmer les grands rêves méridionaux des Confédérés. Quel symbole que cette immense plaine comme n'en a jamais possédée la Suisse! C'est un peu comme une cour des Grands dans laquelle les Helvètes n'avaient pas vocation à jouer et où ils s'étaient aventurés de manière par trop hasardeuse. Ils ne savaient pas jusqu'où ils pouvaient aller trop loin! Et le flamboyant François I^{er} le leur fit ainsi comprendre de manière cinglante. Qu'auraient-ils fait d'une victoire à la Pyrrhus sans projet collectif? Ils eurent ici tout simplement les yeux plus gros que le ventre! On pourrait user de l'image

³ Voir à ce sujet, dans la veine patriotique, la somme sous la direction de Roland Haudenschield, *Marignano 1515-2015. Von der Schlacht zur Neutralität*, Fondazione Pro Marignano, Verlag Merker im Effingerhof, 2014, 527 pp.

cruelle tirée du conte de la grenouille qui gonfle démesurément jusqu'à éclater. Comment imaginer un seul instant que le riche territoire milanais tellement convoité, dont ils venaient de faire un protectorat éphémère, aurait pu tomber durablement dans l'escarcelle des Suisses dits primitifs – et parmi eux les Uranais et autres Suisses des Waldstätten en pointe, mais tout au plus une population de 50 000 personnes ? Que faire cependant de ce bien trop gros morceau à avaler, comme de tous ceux dont ils s'étaient déjà emparés auparavant, achevant d'asseoir la fâcheuse réputation de guerriers implacables se vendant au plus offrant ? « Les Suisses ne comprenaient qu'un seul langage : l'argent », va jusqu'à écrire aujourd'hui le biographe de François I^{er}, Robert J. Knecht, tandis que Max Gallo, autre récent biographe du roi-chevalier, ne les présente que sous la forme de mercenaires payés par le duc de Milan. En Suisse aussi, l'on semble tenté par une vision aussi simpliste que spectaculaire. Marignan est une bataille dont le souvenir est toujours vivant quand il n'est pas optimisé sous la forme d'une instrumentalisation à la manière de Christoph Blocher. Pour mieux frapper les esprits et l'Union européenne, dans le discours intitulé « Persévérer – Celui qui ne lâche pas prise gagne ! », prononcé le 18 janvier 2013, à Zurich, le tribun a fait donner la bataille de Marignan pour démontrer à quel point « les politiciens suisses sont plus que jamais sur la défensive face à l'UE, qu'ils plient devant elle, qu'ils font montre de soumission », tout en avançant que « les anciens Confédérés étaient d'une tout autre trempe ! Ils ont perdu la bataille de Marignan en 1515 et donc les guerres milanaises. Mais, même perdants, ils ont négocié de telle manière qu'ils ont pu conserver tout le Tessin, la Valteline, Chiavenna et Bormio. » Tout cela est juste mais aussi naturellement beaucoup plus complexe et en tout cas cette argumentation fait abstraction de la Paix perpétuelle avec la France signée un an après Marignan, laquelle place le Corps helvétique dans la mouvance de la France pour le

plus grand profit des parties contractantes. Nous y reviendrons. « Souviens-toi de Marignan, ami lecteur mais sache à quoi t'en tenir à son sujet », répond ici Gérard Miège.

Cruelle constatation : Marignan rappelle définitivement aux Suisses traumatisés que les aventures sans projet collectif sont contre-productives, qu'ils n'ont pas finalement vocation à abuser de leurs forces à l'extérieur, tout en faisant abstraction de leurs réelles faiblesses intérieures. Il y avait des limites à ne pas dépasser et les Suisses s'étaient tout de même fort avancés loin de leurs bases et sans assurer leurs arrières au niveau des structures confédérales. C'est le rêve brisé du sud. Juste à temps en quelque sorte. Un véritable choix de société qui amène les XIII cantons, peu enthousiastes à l'idée de renforcer leur unité intérieure, à sortir de l'histoire.

Le célèbre Machiavel s'imagine alors que les Suisses vont conquérir l'Europe entière. C'eût été en effet la seule solution et la plus fameuse et spectaculaire des fuites en avant. Or la géographie de la Suisse lui confère des limites naturelles bien précises. Avait-elle pour mission de les outrepasser ? La question est fondamentale. La vocation de la Suisse, du point de vue des grands Etats, n'était guère de se prendre pour une puissance militaire européenne en s'aventurant dans la plaine lombarde, sur le pré carré français, en favorisant au passage la mainmise sur la Péninsule de la dynastie austro-burgondo-hispanique. Elle profite ici d'un vide du pouvoir qu'elle comble provisoirement, mais au coup par coup, sans projet politique d'ensemble, au risque de s'y perdre corps et âmes. Ce n'est pas seulement à la maison mais à la Raison que les Confédérés furent ainsi ramenés. Les Suisses n'atteindront jamais la mer mais l'objectif qui leur était affecté historiquement : la neutralisation d'un espace vital pour l'équilibre européen et sur lequel impérativement aucune de ses grandes composantes ne devait mettre la main.

Marignan, une défaite? Marignan pour les Suisses, c'est paradoxalement le triomphe d'une défaite. Cette «glorieuse défaite» engendre manifestement un traumatisme dans les cantons et une prise de conscience. Ce qui fait de cette phénoménale raclée, à la veille de la Réforme et des bouleversements qui s'en sont suivis, un événement, un échec providentiel. Autrement dit, 1515 marque la fin des rêves expansionnistes suisses et le point de départ virtuel de la neutralité. Un an après ce qui reste perçu comme la pire défaite militaire des Suisses dans toute l'histoire de la Confédération, celle-ci signe avec la France, à Fribourg en 1516, une Paix perpétuelle. Ce pourrait n'être qu'un cache-misère pour les Suisses profondément divisés quant à la marche (en avant) à suivre. Les Suisses toujours à court d'argent ne pouvaient qu'être intéressés par les offres de paix de François I^{er}, avant (Berne, Fribourg, Soleure) et après la bataille fatidique. Ceux qui forment désormais Treize Cantons jusqu'en 1798 comprennent – et on le leur a bien fait comprendre – qu'il est temps de renoncer définitivement aux guerres de conquête, à réserver aux seules grandes puissances économiques disposant désormais de la puissance de feu pour s'affronter sur de grands champs de bataille. Il est plus que temps de changer son fusil d'épaule ou plutôt sa pique et, à défaut, de le ranger au vestiaire, d'en user tout autrement. «Militairement, ce qui a fait leur succès – les carrés de piquiers, mobiles mais avec peu d'artillerie – sera aussi cause de leur chute lorsque les techniques militaires changeront», remarque Olivier Bangerter. Comment faire sans canons et sans cavalerie pour affronter une éventuelle coalition des grandes monarchies excédées par les exactions des Suisses menant des razzias sur leurs chasses gardées? Car le temps des incursions et des mises à sac n'est plus permis à des cantons en quête de respectabilité et de reconnaissance face à des concurrents autrement mieux outillés pour mettre des contrées entières en coupes réglées. Voilà donc la Confédération ramenée par la force dans les limites que son environnement européen

(incarné ici par la France) voulait bien lui reconnaître. Les Suisses, qui ont compris la leçon et décidé de ne plus faire d'histoire, au sens propre comme au figuré, vont bénéficier pleinement de cette nouvelle situation. Voici venu le temps du premier business globalisé, le service militaire à l'étranger et son intégration horizontale, de la stratégie militaire jusqu'à la fourniture de la logistique, et verticale, soit la signature d'un contrat entre Etats (la France et le canton de Berne par exemple) et le recrutement des soldats. Le développement bancaire concomitant à l'essor de la Suisse protestante va profiter de cette absence de politique de grandeur fort peu dispendieuse, donc peu génératrice d'impôts. En effet, le morcellement des pouvoirs locaux, le système démocratique pour certains, incite à une fiscalité favorable au capital. Certaines villes comme Genève, Zurich, Bâle, Saint-Gall deviennent les coffres-forts de l'Europe, où d'ailleurs nombre de banquiers suisses ont des succursales.

La Paix perpétuelle signée le 29 novembre 1516 à Fribourg est la base fondamentale des alliances faites depuis cette époque et jusqu'en 1803 entre la France et le Corps helvétique, placé sous protection française. La Paix perpétuelle est complétée, le 5 mai 1521, par le Traité d'alliance perpétuelle franco-suisse signé à Lucerne, assorti, pour faire bon poids, d'avantages commerciaux officialisés accordés aux Confédérés, nantis de généreuses pensions ponctionnées sur le Trésor royal, histoire de garantir l'indissolubilité de ce lien. Ancien ambassadeur de Suisse à Paris, Jean-Jacques de Dardel écrit: «L'alliance des Confédérés avec la France fut la plus importante, la plus longue et la plus riche en bénéfices mutuels que les Suisses entretenirent jusqu'à l'avènement de l'Etat fédéral, issu de la guerre du Sonderbund de 1847.»⁴

⁴ Jean-Jacques de Dardel, *1663: Le Renouveau de l'Alliance avec le Roi de France. Histoire et tapisserie*, Labor et Fides, Genève, 2013.

L'alliance défensive avec le Roi garantissait l'unité de la Confédération. La France plus que toute autre nation avait avantage pour des raisons géopolitiques à ménager la présence de cet Etat-tampon. Etant la moins dangereuse pour la Suisse, la monarchie capétienne se chargea naturellement et volontiers d'assurer la survie de cette mosaïque d'Etats inégaux entre eux. En ce sens, à l'opposé de la France, l'idée de la Nation a précédé en Suisse celle de l'Etat. En concevant l'expression même de *Nation suisse*, la France considérait la Suisse comme un bloc afin de pouvoir en tirer le meilleur parti. Quand on parlera désormais à Paris de « ceux de la Nation », il sera inutile de rajouter « suisse » pour comprendre qu'il s'agissait de la Confédération. Réciproquement, quand on dira « le Roi », en particulier dans certains cantons catholiques comme Fribourg, il sera généralement superflu d'ajouter *de France*. Après Marignan, le service militaire à l'étranger sera en quelque sorte régularisé. Il alimente le traité d'alliance et justifie l'existence du traité de paix puisque en grande partie orienté vers la France. Quoi de plus naturel sinon légitime au fond : la Suisse est intimement liée au service militaire... et à l'infanterie. En réalité, le « fait militaire » peut expliquer tout le « système suisse » et cette « qualité suisse », faite de régularité, d'ordre, de ponctualité, de précision, et du goût du travail (ou de la mission) bien accompli... les mêmes valeurs qui se retrouvent aujourd'hui dans ce que nous appelons le *swiss made*.

Vous avez bien dit « mercenaire » ? Au début de la Confédération étaient les *Reisläufer*, ces amateurs d'excursions guerrières à l'étranger, serait-on tenté d'écrire. En Suisse, dans le langage courant et en français, le terme de mercenaire s'applique indistinctement aux bandes d'irréguliers et aux régiments suisses conventionnés. N'est-ce pas prendre la partie pour le tout ? On remarquera ici l'utilisation exclusive du terme réducteur de mercenariat, lequel, lorsqu'on parle du service étranger pris globalement,

relève de la préférence subjective. Service mercenaire, étranger, capitulé, la fluidité du vocabulaire n'est pas anodine, puisqu'elle pose tout le problème du sens à donner à l'établissement militaire suisse à l'extérieur. Les Suisses, qui avaient défait les Autrichiens à Morgarten (1315), Laupen (1339), Sempach (1386) et Dornach (1499), faisaient toujours forte impression sur les champs de bataille. «Le mot *suisse* devient synonyme de soldat imbattable. Il vaut en réputation l'archer anglais ou le janissaire turc. Les souverains de toute l'Europe se le disputent.»⁵ A la fin du Moyen Age déjà, la Suisse adopte une économie de services avec le mercenariat qui domine le premier âge de l'émigration jusqu'au début du XIX^e siècle, en réponse à une démographie dynamique à laquelle ses ressources ne pouvaient pleinement subvenir. «Les mouvements d'émigration, entre le XVI^e et le début du XX^e siècle, sont impressionnants. En proportion, aucun pays d'économie avancée n'a connu pareille hémorragie d'hommes. Les effets quantitatifs ne sont pas négligeables. Et la trace de ces mouvements sur la vie sociale, économique et culturelle des cantons s'est marquée profondément.»⁶ «On a écrit que «la Suisse est la plus grande fabrique d'hommes qu'il y ait dans le monde.»⁷ Dans un premier temps, l'augmentation de la population et le manque naturel d'emplois avaient transformé le service étranger en une sorte d'industrie nationale d'exportation permettant aux jeunes hommes suisses en surnombre de chercher ailleurs les bases de subsistance qu'ils ne trouvaient pas en Suisse. Le service étranger était une solution de facilité au règlement du problème du manque de travail par l'élimination productive des travailleurs surnuméraires. Près de deux millions de Suisses ont, à travers les siècles, servi sur la planète

⁵ Georges Andrey, *L'histoire de la Suisse pour les Nuls*, Paris, 2007, p. 100.

⁶ Jean-François Bergier, *Histoire économique de la Suisse*, Editions Payot, Lausanne, 1984, p. 46.

⁷ Abraham Ruchat, *Etat et délices de la Suisse*, 1763.

comme soldats capitulés ou comme simples mercenaires, dont près de la moitié en France. Soixante-dix mille officiers et quelque 732 généraux et même amiraux suisses servirent à l'étranger. Et en même temps, ce service fut une plate-forme inégalable pour les élites, les ambitieux et les avides de pouvoir... la seule possibilité de pouvoir cumuler une éducation multiculturelle et une activité économique ultrarentable... impossible à obtenir à la maison.

Avec ou sans Marignan, le Corps helvétique restait égal à lui-même. Après la Réforme (1524), la neutralisation militaire de la Suisse et l'exploitation du service militaire étranger furent les résultantes de l'impuissance congénitale des Ligues suisses à suivre une politique commune. Progressivement, le service militaire étranger va devenir essentiel au système politique des oligarchies qui se mettent en place dans différentes parties du Corps helvétique. C'est ainsi que les Confédérés se chargent d'organiser ce courant migratoire pour leur plus grand profit et transforment le mercenariat improductif pour la Nation en un instrument politique, présumé utile à la communauté helvétique dans son ensemble. De l'« embauchage » illégal on passa à l'« enrôlement » officiel. Et dans ce domaine, les Suisses se montrèrent d'une rare efficacité et firent montre d'une grande unité de pensée, malgré l'hostilité de quelques grands esprits comme Zwingli. La Confédération de l'Ancien Régime a toutes les apparences d'un conglomérat politique qui s'est maintenu grâce à un système complexe de pactes et d'alliances supervisés par la France et dont la pérennisation n'est pas due à une harmonie entre les parties, mais à un état d'équilibre entre les conflits, garanti par une volonté commune de défendre la collectivité qu'elles forment⁸. Il n'existait pas de pacte unique qui définisse réellement les obligations des

⁸ François de Capitani, « Vie et mort de l'Ancien Régime 1648-1815 » dans *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, Payot, 1986, p. 453.

Table des matières

INTRODUCTION	7
Le triomphe d'une défaite	7
GENÈSE D'UN COMBAT DE GÉANTS	27
Charles VII.....	27
Louis XI.....	29
<i>1444, la bataille de Saint-Jacques sur la Birse</i>	29
<i>La jeunesse de Louis XI et le début de son règne</i>	32
<i>Louis XI et les Suisses contre la Bourgogne</i> <i>de Charles le Téméraire</i>	34
<i>Berne et ses grands projets</i>	36
<i>Les guerres de Bourgogne (1476-1477)</i>	37
<i>Les suites de la victoire des Suisses sur la Bourgogne</i>	39
<i>La France après la mort de Louis XI</i>	40
<i>La Bretagne revient au royaume de France</i>	41
<i>Tout pour une seule ambition</i>	42
L'Italie, une mosaïque d'Etats	44
<i>Le duché de Milan</i>	46
<i>La république de Venise</i>	47
<i>Florence en Toscane</i>	47
<i>Rome et les souverains pontifes</i>	49
<i>Le royaume de Naples</i>	51
<i>L'économie : l'agriculture et l'industrie</i>	53
<i>Arts et métiers – la base d'une nouvelle culture dans</i> <i>la période de la Renaissance</i>	54
Les autres Etats européens	54
<i>Le Saint-Empire romain germanique</i>	54
<i>L'Espagne et le royaume des Deux-Sicules</i>	56
<i>La Confédération helvétique avant Marignan</i>	57
<i>Un pays de montagnards</i>	59

<i>L'aspiration à l'indépendance</i>	60
<i>La Suisse des treize cantons</i>	62
CHARLES VIII ET LA GUERRE EN ITALIE	65
Une diplomatie menée tous azimuts.....	65
<i>En route pour la guerre</i>	70
LOUIS XII.....	77
Mathieu Schiner	77
LOUIS XII TISSE SA TOILE.....	83
La trahison de Novare	84
Schiner s'entête et gagne.....	85
Armes et vêtements des guerriers suisses.....	88
La guerre embrase tout le nord de l'Italie	93
Défaites de Louis XII	97
Les Suisses lorgnent sur la Bourgogne	102
La haine de Schiner	103
FRANÇOIS I ^{er}	107
Un vent nouveau	107
Le coup de génie de François I ^{er}	109
Marignan, 13 et 14 septembre 1515	115
Le lendemain de la bataille	123
Le cardinal s'entête et perd son prestige.....	125
Exploits et conflits internes	129
La crise religieuse rebat les cartes	130
Fin de carrière.....	132
La peste à Rome et la mort du cardinal.....	135
Pour conclure	135
BIBLIOGRAPHIE	137
TABLE DES MATIÈRES	140